

L'OFFICIEL PARIS

N°12 DÉCEMBRE-JANVIER-FÉVRIER 2014 2015

ART

L 15085 - 12 - F - 10,00 € - RD

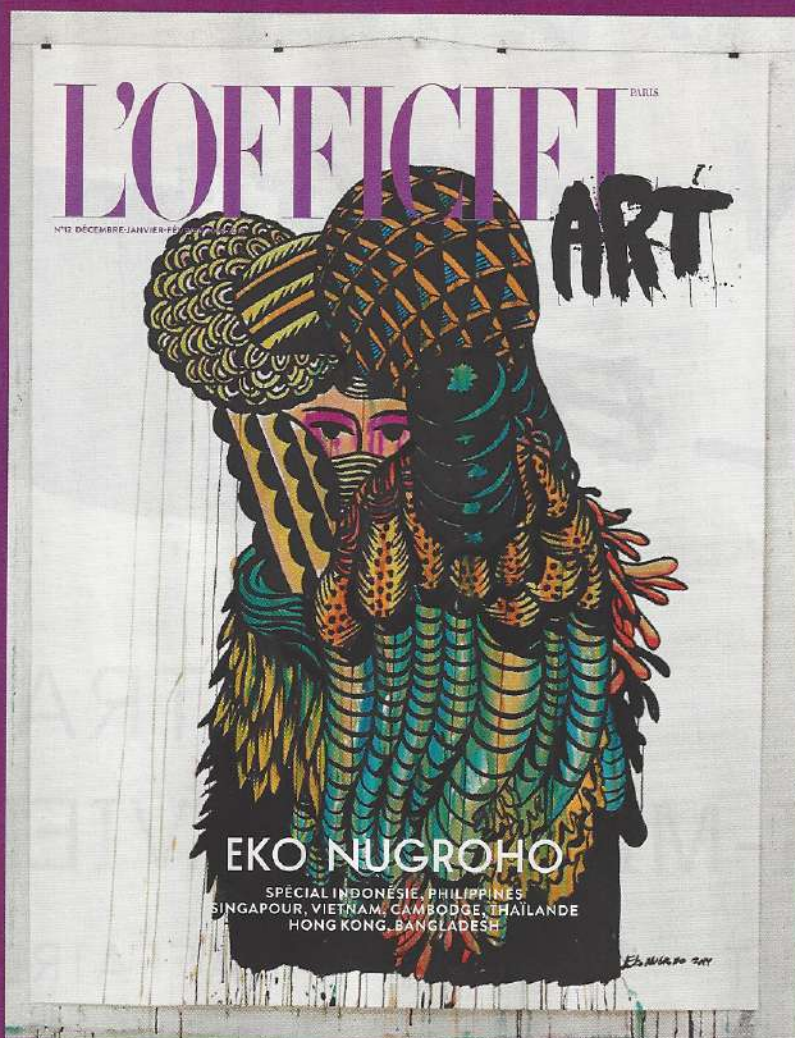


EKO NUGROHO

SPÉCIAL INDONÉSIE, PHILIPPINES
SINGAPOUR, VIETNAM, CAMBODGE, THAÏLANDE
HONG KONG, BANGLADESH

Eko Nugroho 2014

ANATOMIE D'UNE COUVERTURE



L'OFFICIEL ART CONFIE SA COUVERTURE À EKO NUGROHO

Il décrit ainsi son processus.

“

Quand quelque chose me vient en tête, j'ai coutume de le transposer en dessinant beaucoup. Ces dessins peuvent aussi bien aboutir que rester à l'état d'exercice de style. Je ne savais donc pas précisément ce qui en sortirait, mais je ressentais une très forte attraction pour le papier,

sa texture et sa surface. Je me suis mis à jouer avec les encres – traits, gouttes, lavis – et j'ai commencé à faire des sortes d'aquarelles de différents formats. Lorsque L'Officiel Art m'a offert sa couverture, j'ai aussitôt réalisé que je tenais l'illustration parfaite pour le magazine. Je gardais ce dessin depuis plusieurs mois. Je ne souhaitais ni le vendre, ni l'exposer. Il est désormais en couverture du magazine.

”



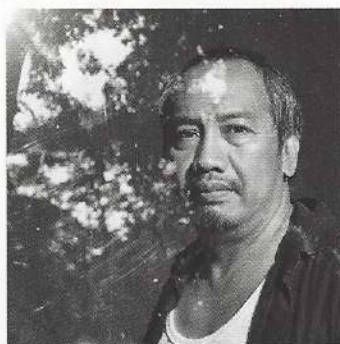
EKO NUGROHO

Né en 1977 à Yogyakarta (Indonésie) où il vit actuellement, Eko Nugroho, inspiré par la ville, travaille avec et pour ses habitants. Dans ses œuvres, il s'approprie l'espace public et la culture javanaise, s'inspirant notamment de batiks et de personnages masqués. Après une exposition personnelle en 2012 au Musée d'Art moderne de Paris, il représente son pays à la Biennale de Venise en 2013. Il a réalisé la couverture de ce numéro et s'entretient avec Hervé Mikaeloff. RB



PATRICK FLORES

Conservateur du musée Vargas (Manille), Patrick Flores assurera le commissariat du Pavillon des Philippines à la Biennale de Venise en 2015. Très attendue, cette participation sera la deuxième du pays, la première ayant eu lieu en 1964. Dans ce numéro, il s'entretient avec l'artiste Gaston Damag, tous deux échangeant leurs points de vue sur les conditions de la création à Manille. RB



GASTON DAMAG

L'artiste Gaston Damag est né en 1964 aux Philippines où il vit et travaille, après une formation aux Beaux-arts de Paris, à la Sorbonne (littérature et civilisation française) et à l'université des Philippines (bachelor en beaux-arts). Dans sa pratique, il fait dialoguer ses influences philippine et française, et interroge l'hégémonie culturelle occidentale et sa représentation des arts premiers, créant notamment à partir de symboles ethnographiques. Pour *L'Officiel Art*, il s'entretient avec Patrick Flores à Manille, à propos de l'influence de l'environnement sur son travail et sur la réception par le public des œuvres exposées. RB



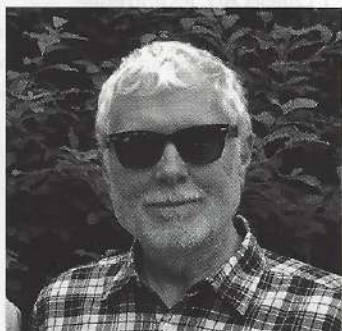
MANUEL OCAMPO

Né en 1965 à Quezon City, Manuel Ocampo travaille à Berkeley aux Etats-Unis. Adeptes du mélange des genres, ses peintures font tour à tour référence aux icônes baroques, à la bande dessinée et à la culture punk. Ses multiples inspirations cohabitent parfois de façon anarchique dans ses peintures polysémiques. Il a exposé au Mudam Luxembourg, au carré Sainte-Anne de Montpellier en 2013 et sera présenté en 2015 à la galerie Tyler Rollins de New York. Dans ce numéro, il s'entretient avec Romeo Lee à Manille. RB



ROMEO LEE

Diplômé en Beaux-Arts de l'université des Philippines, artiste peintre et musicien Romeo Lee est également considéré comme le roi du punk et du ukay-ukay philippin. Il s'inspire des ambiances de Manille et des montagnes environnantes pour créer des peintures "aussi colorées que lui". Avec Manuel Ocampo, il interroge les tabous présents aux Philippines. RB



GLENN O'BRIEN

Membre de la Factory, Glenn O'Brien (né en 1947 à Cleveland) fut le premier rédacteur en chef du magazine *Interview*. Il travaille ensuite pour le magazine *Rolling Stones*, contribue régulièrement à *Allure*, *Harper's Bazaar* et occupe le poste de directeur de la création pour l'enseigne Barneys New York. *The Style Guy*, comme l'a qualifié *GQ*, s'intéresse aussi à l'art : en 2009 il publie *Jean-Michel Basquiat : 1981, the Studio of the Street*. *L'Officiel Art* l'invite dans ce numéro à s'entretenir avec Stefan Brüggemann, qui utilise l'écriture et le langage comme médiums artistiques. RB



AGNÈS B.

Elevée à Versailles, éducation très classique dans les années 1950, Agnès Troublé voulait être conservateur, se rapprocher de l'art dont elle était déjà, adolescente, très passionnée. Devenue styliste par hasard, et par nécessité, elle ouvre la première boutique rue du Jour en créant sa marque "agnès b." et lui adjoint une galerie en 1984. Avec Hans Ulrich Obrist, elle publie aussi un périodique gratuit consacré à chaque fois à un seul artiste, le *Point d'ironie*.

Pour *L'Officiel Art*, elle livre ses adresses fétiches à Hong Kong. WM



HANS ULRICH OBRIST

Critique d'art, historien et commissaire d'expositions parmi les plus influents sur la scène internationale, Hans Ulrich Obrist (né en 1968 à Zurich, vit et travaille à Londres) est aujourd'hui codirecteur des expositions et directeur des projets internationaux de la Serpentine Gallery à Londres. Il a publié de nombreux livres d'entretiens tout en collaborant à plus de deux cents projets d'ouvrages. Pour *L'Officiel Art*, il a interviewé l'artiste Heman Chong de Singapour. WM

LES
HYBRIDATIONS
D'EKO
NUGROHO

INDONÉSIE

L'artiste indonésien Eko Nugroho, basé à Yogyakarta au centre de Java, est un observateur de la vie urbaine.

Il s'intéresse à la fois à la tradition indonésienne, à l'art de rue, aux questions identitaires, à l'environnement et à l'urbanisation accrue qui touche son pays.

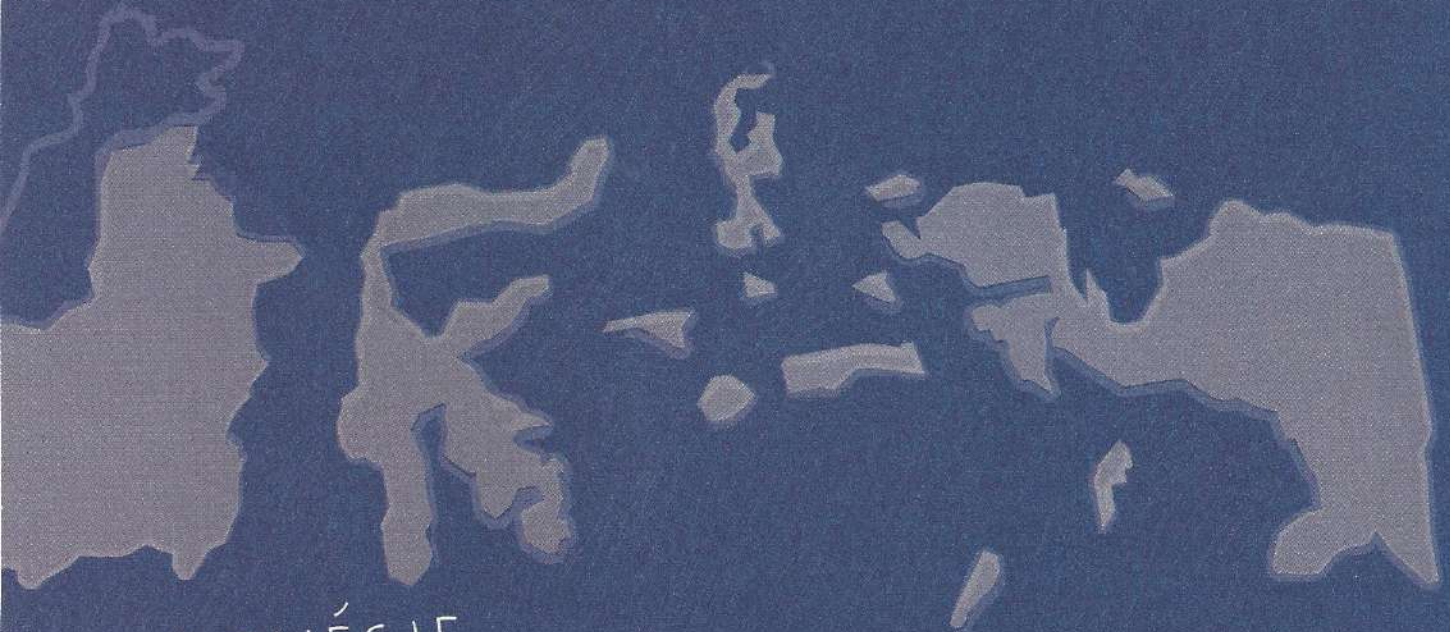
Il évoque, avec Hervé Mikaeloff, son parcours, sa vision de la scène artistique dans son pays et ses projets.

Eko Nugroho, *Life is A Trick*, 2013, impression en relief, collage, papier couleur STPI (Singapore Tyler Print Institute) fait main, 168 x 131 cm.

Océan
PACIFIQUE

PHILIPPINES

MANILLE



INDONÉSIE

JAVA

BOGOR



LIFE IS A TRICK



Eko Nugroho, *Please Donate Your Smile*, 2013, masque en papier, impression en relief, sérigraphie, papier d'aluminium, collage, toile de lin, objet de récupération, papier marbré fait main STPI (Singapore Tyler Print Institute), 142 x 67 x 3 cm.

"LA VITALITÉ DE YOGYAKARTA PROVIENT PRINCIPALEMENT DE L'ACTIVITÉ ARTISANALE. J'AIME BEAUCOUP TRAVAILLER AVEC CETTE COMMUNAUTÉ, C'EST UNE ALTERNATIVE ENRICHISSANTE À MA PRATIQUE D'ATELIER."

Vous êtes né à Yogyakarta et vous avez étudié l'art au département peinture de l'Institut d'art indonésien.

Pourquoi vouliez-vous devenir artiste ?

J'ai été le premier surpris de ma décision car il n'y a pas le moindre génie artistique dans ma famille. Pourtant, dès l'âge de dix ans, j'ai commencé à être attiré par les images et à prendre plaisir à dessiner. Pour être honnête, je crois que très peu d'Indonésiens se font une haute idée de la profession d'artiste. Toutefois, j'ai un tempérament exalté et je suis toujours mon instinct, j'ai fini par me sentir à l'aise dans le monde l'art et j'apprécie beaucoup la condition d'artiste – en tout cas quand ça fonctionne, car je vis des expériences à la fois merveilleuses et ludiques. La présence d'un élément de "jeu" dans le processus de création me plaît énormément dans l'art comme dans la vie !

Dans vos installations, vous utilisez beaucoup de broderies et de batiks. Quel rapport entretenez-vous avec l'artisanat traditionnel indonésien ?

Ma vie artistique a débuté dans la rue aux alentours de 1999. Il ne s'agissait pas de street art tel qu'on l'entend en Amérique ou en Europe, car je ne faisais pas de graffiti ni de tags. Il n'y avait pas de guerres de territoire comme chez vous. A Yogyakarta, le street art est issu d'une tradition différente car il sert aussi à embellir ou à décorer la ville. Les murs sont devenus mes toiles. Je me suis peu à peu intéressé à la communication et au dialogue avec les gens qui découvriraient mes dessins au hasard des rues. En 2004, j'ai eu envie de développer des projets communautaires, d'avoir des contacts directs et interactifs avec les artisans de ma ville natale comme la communauté des batiks, qui coud des motifs en tissu, ou encore la communauté du wayang kulit (théâtre d'ombres), depuis les fabricants de figurines jusqu'aux manipulateurs. C'était une tentative pour approfondir la collaboration que j'avais cherché à établir à mes débuts, avec mes peintures murales. En travaillant avec des communautés d'artisans, je m'engage de façon tangible et significative avec les habitants de ma ville. La vitalité de Yogyakarta provient principalement de l'activité artisanale. J'aime beaucoup cette forme de collaboration, c'est une alternative à ma pratique en atelier et ça me permet de naviguer entre ces deux mondes. L'un exige de travailler en équipe, tandis que l'autre est une démarche solitaire.

Beaucoup de vos œuvres représentent des personnages : nature contre urbanisation. Est-ce là une de vos principales préoccupations ?

Mon environnement immédiat constitue une source d'inspiration majeure pour mon travail. En Indonésie, la société, la politique

et la religion sont des questions majeures qui influencent et irriguent notre existence quotidienne. Nous vivons des changements radicaux à un rythme effréné. D'autres sociétés, comme en France, ont évolué et se sont développées sur plusieurs siècles. Dans la société indonésienne contemporaine, les changements se font en quelques années, au maximum en quelques décennies. Notre société agraire traditionnelle, habituée depuis toujours à vivre du produit de la terre, doit aujourd'hui s'adapter à l'industrialisation et à l'urbanisation. Tout cela modifie forcément les valeurs humaines. Nous sommes devenus des animaux différents, profondément perturbés. Il est difficile d'ignorer ces phénomènes et la façon dont ils modifient notre mode de vie. C'est la raison pour laquelle je les inclis dans mes œuvres. Mais au fond, les problèmes que j'aborde et mon questionnement de l'identité et des valeurs humaines sont des préoccupations universelles.

Vos tableaux représentent des personnages qui semblent sortis de bandes dessinées, comme l'Homme à tête de pierre ou l'Homme au cœur de diamant, ou comme ce personnage aux mains en forme de pince. Pouvez-vous nous en expliquer la signification ?

Mon travail s'inspire beaucoup de l'imagerie BD – Robert Crumb et Keith Haring, par exemple, influencent le style de représentation qui peuple mes œuvres autour de l'identité. En fait, le personnage masqué symbolise l'identité et la façon dont nous l'abordons. Chacun d'entre nous porte un masque au quotidien, selon le rôle qu'il endosse au sein d'un groupe social. Nous révélons rarement notre véritable personnalité, pas même à nous-même parfois, car nous sommes aveuglés par l'image illusoire que nous nous faisons de nous-même. Les différentes figures représentent des personnages, c'est mon monde de "créatures", en quelque sorte. Certains représentent l'avidité, d'autres évoquent notre ressemblance avec des machines... Un même personnage peut être placé dans différentes situations. Nous nous dissimulons sous un masque dans les différents domaines de la vie, lorsque nous tombons amoureux, lorsque nous faisons la paix, déclarons la guerre, etc.

En 2009 vous avez commencé un projet intitulé Wayang Bocor Shadow Puppet Project. Quel était votre objectif en le lançant et comment voyez-vous votre relation avec les traditions folkloriques d'Indonésie ?

Le wayang kulit ou théâtre d'ombres est sans doute la forme la plus ancienne de divertissement en Indonésie. Sa naissance remonte à la période hindoue de l'histoire javanaise. Plus tard, il a été intégré à la culture javanaise lorsque le pouvoir hindou a cédé la place à l'islam il y a plusieurs siècles, et il reste un élément



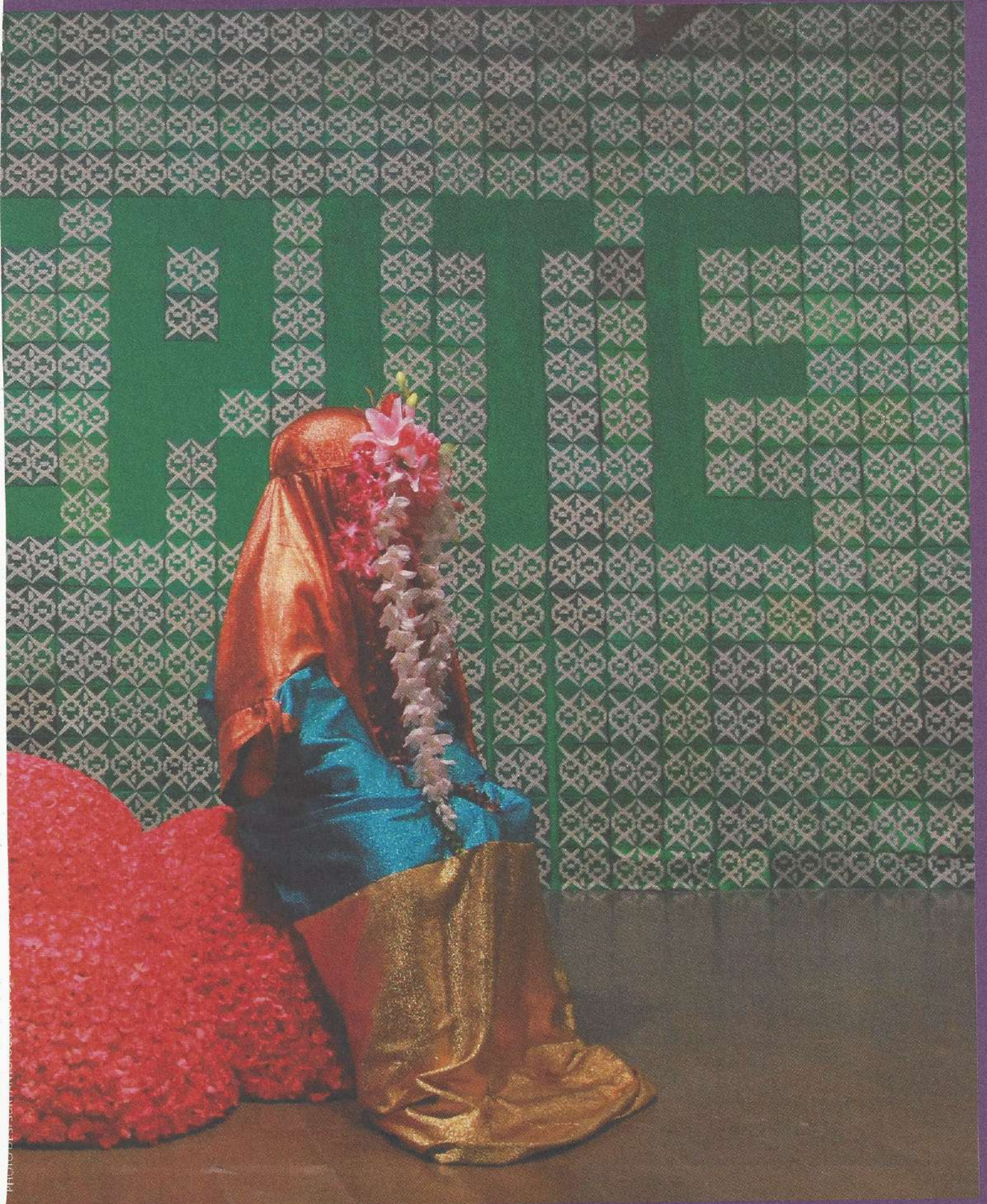
**TOLERANSI
DIBAWAH BATU**



Page de gauche, Eko Nugroho, *Toleransi Di Bawah Batu*, 2014, broderies, 268 x 155 cm. Ci-dessus, Eko Nugroho, *Menunggu Pendekar Ahli Benci Berkostum Moral / Waiting For The Warrior Of The Hate Experts With The Moral Costume*, 2013, broderie mécanique sur tissu, 170 x 158 cm.



Eko Nugroho, *Taman Berbulan Kembar*, 2013, broderie, sculpture de fibre de verre, fleur en plastique, traversin, fleur séchée, teck, aluminium, 1 350 x 700 x 230 cm, pour la Biennale Jogja XII: Equator #2, 2013, au Jogja National Museum

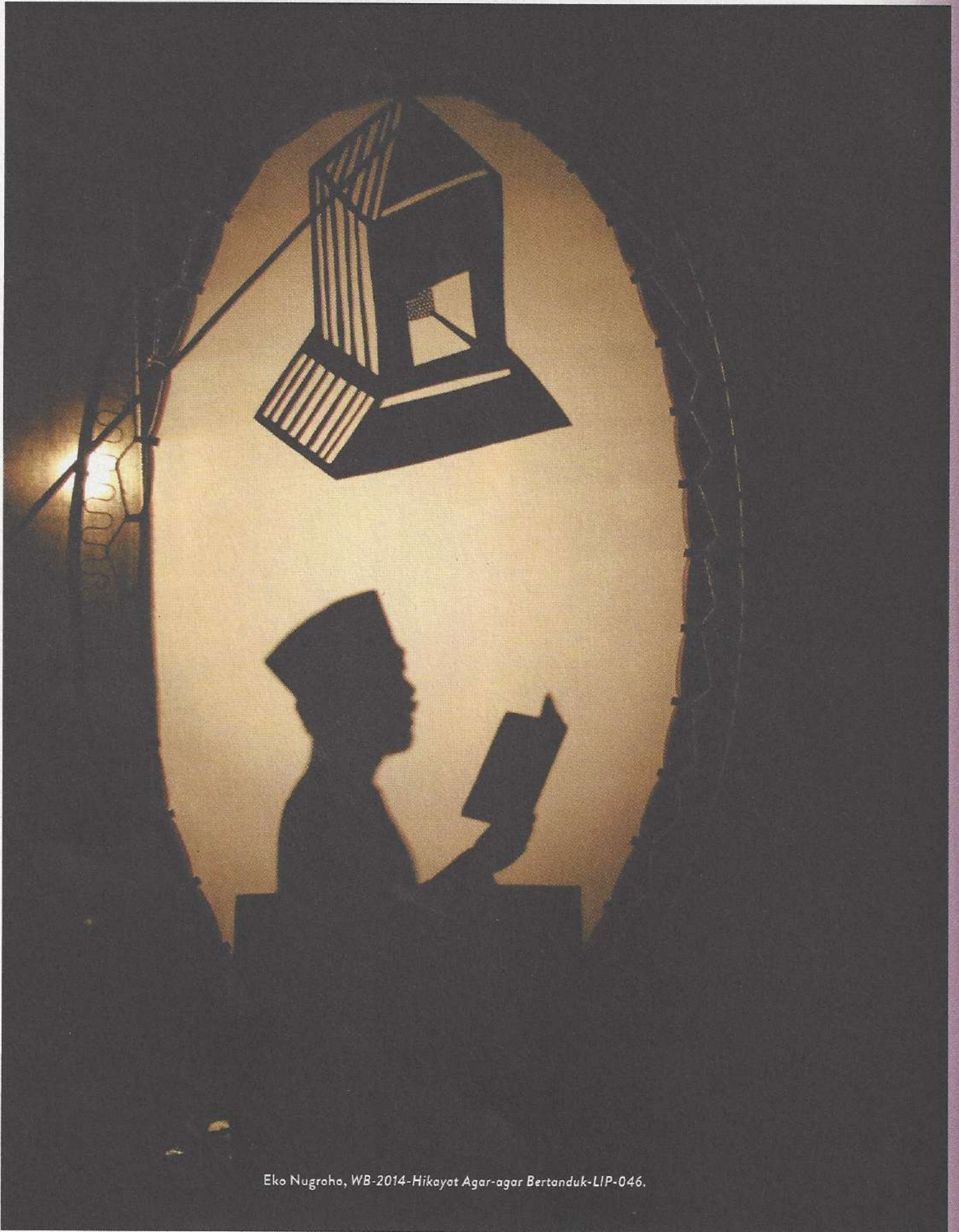




"DANS LA SOCIÉTÉ INDONÉSIENNE CONTEMPORAINE, LES CHANGEMENTS SE FONT EN QUELQUES ANNÉES, QUELQUES DÉCENNIES AU MAXIMUM. NOTRE SOCIÉTÉ AGRAIRE TRADITIONNELLE DOIT AUJOURD'HUI S'ADAPTER À L'INDUSTRIALISATION ET À L'URBANISATION. TOUT CELA MODIFIE FORCÉMENT LES VALEURS HUMAINES."

Ci-dessus, Eko Nugroho, *Apotik Komik, Herk*, 2000, acrylique peint sur mur. Page de droite, Eko Nugroho, *Kota Sama-sama*, 2000, acrylique peint sur mur.





Eko Nugroho, WB-2014-Hikayat Agar-agar Bertanduk-LIP-046.

"J'AI CHERCHÉ À ACTUALISER LE WAGANG — THÉÂTRE D'OMBRES — À LE RENDRE VIVANT ET DRÔLE, J'AI SOUHAITÉ Y INTÉGRER LES TECHNOLOGIES ACTUELLES."

important de notre culture. Ce sont des fables, dont le récit est toujours identique, sur la lutte entre le Bien et le Mal. Ces récits, fondés sur les épopées du Mahabharata et du Ramayana, véhiculent presque toujours une morale. De nombreux jeunes Indonésiens ne voient pas l'intérêt de ces fables et ont oublié les origines du *wayang*. Avec toutes les avancées technologiques que nous connaissons, cette réaction semble naturelle. Aujourd'hui les jeunes préfèrent consulter leur téléphone, jouer sur leur console ou surfer sur leur iPad. Or ce qui est formidable avec le *wayang kulit*, c'est qu'il est constamment réactualisé. Les histoires restent les mêmes mais on peut y mettre de l'humour ou y insérer des commentaires sur la vie, la société et la politique contemporaines. Tout dépend de la façon dont le *dalang* (manipulateur de figurines) choisit de raconter et de d'interpréter l'histoire. J'ai commencé à m'intéresser au *wayang* et j'ai cherché à l'actualiser, à le rendre vivant et drôle et j'ai voulu y intégrer les technologies actuelles – notamment pour la mise en scène, avec les nouvelles techniques d'éclairage, de sonorisation et de vidéo. En 2008, j'ai invité tous mes amis du monde de l'art à se réunir afin de voir si nous pourrions créer une forme moderne de *wayang*. Ces artistes venaient d'horizons différents – théâtre, création sonore, réalisateurs vidéo, rédacteurs. Nous avons décidé de reprendre les principes de base du *wayang*, comme le fait que chaque personnage exprime un récit particulier. Dans le *wayang* traditionnel, les personnages sont définis une fois pour toutes – par exemple le personnage de Birma, généralement représenté avec un visage peint en noir, y est toujours un héros doté de pouvoirs surhumains. Dans cette nouvelle version, nos personnages sont moins définis. Ils peuvent être bons un jour et mauvais le lendemain... Nous voulions que nos histoires reflètent notre expérience contemporaine. Du point de vue de la mise en scène, le *wayang* traditionnel n'utilise qu'un seul éclairage disposé derrière le drap tendu. Nous avons décidé de l'enrichir avec des projections vidéo, des effets spéciaux, des sons électroniques et numériques, et parfois même de faire intervenir des acteurs et danseurs réels afin de créer une version contemporaine du *wayang*. En 2009, pour ses débuts, notre troupe de *wayang* est partie en tournée dans les villages du centre de Java. Depuis, nous avons donné plusieurs autres représentations, avec des histoires différentes. Notre performance la plus récente a eu lieu à Jakarta en juillet 2014.

Vous avez été l'un des premiers artistes à être accueilli en résidence par le Sam Art Projects et à présenter

une exposition personnelle au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris. De quelle façon avez-vous transposé votre œuvre dans ce contexte ?

La résidence Sam Art Projects a été un moment décisif de ma carrière. Cette opportunité a été une ouverture formidable et j'en serai éternellement reconnaissant à Sandra et Amaury Mulliez. Ces six mois à Paris m'ont permis de découvrir beaucoup de choses sur la vie d'une grande métropole et sa scène artistique. Etre confronté à une culture différente, totalement étrangère à la mienne, a été un excellent moyen de m'obliger à sortir de ma petite zone de confort et à penser différemment. Pendant ma résidence à la Villa Raffet, j'ai eu l'impression de flotter entre deux univers. Je n'étais pas là en touriste, mais je n'étais pas non plus parisien. Me retrouver dans cet entre-deux m'a donné la possibilité d'observer la ville et son environnement sous un angle unique. Du fait que c'était la première fois que je venais à Paris, je remarquais des choses qui, aux yeux des Parisiens, paraissent absolument banales. Toutes les petites scènes quotidiennes auxquelles j'assistais me semblaient intéressantes, inhabituelles, bizarres ou uniques. En restant six mois à Paris, j'ai bénéficié d'une expérience bien plus riche que celle d'un simple touriste. J'ai pu ressentir les courants sous-jacents de la ville, son rythme, le bon, le moins bon et le franchement mauvais... j'étais un peu l'autre de "l'autre", et ce sont les observations que j'ai faites en tant que témoin hybride qui m'ont inspiré les œuvres exposées par la suite au Musée d'Art moderne.

Quels sont vos prochains projets ?

J'ai deux projets en préparation en Australie pour 2015. Mes travaux seront présentés dans une exposition intitulée "Loose Leaf" (Feuille volante) à la Gallery of New South Wales. Je suis également en discussion avec l'Art Gallery of South Australia et le festival OzAsia pour développer un projet public à Adelaïde. Je consacre aussi pas mal de temps à notre théâtre d'ombres, le Wayang Bocor, pour lequel, avec toute l'équipe, nous essayons de créer de nouveaux personnages et de nouvelles histoires. J'aimerais que nous fassions une tournée à travers l'Indonésie en 2015. C'est formidable de pouvoir exposer dans le monde entier, mais il est important pour moi de continuer à développer des projets dans mon pays.

À VOIR

"Loose Leaf", Art Gallery of New South Wales, Australie, mai 2015.

Eko Nugroho est représenté par les galeries ARNDT (Berlin, Singapour) et Lombard-Freid Projects (New York).